



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES

398488

GÉORGIQUES

DE VIRGILE,

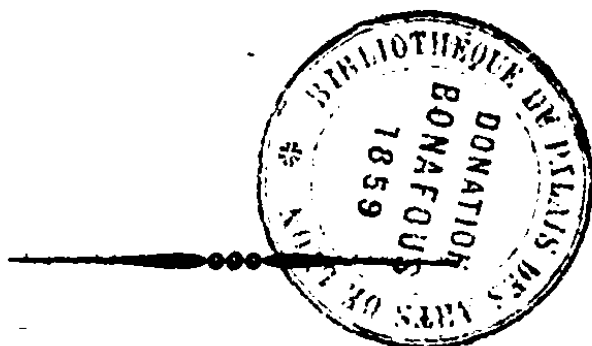
ET

LES TRAVAUX ET LES JOURS

D'HÉSIODE,

POÈMES TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

PAR LE FRANC DE POMPIGNAN.



PARIS,

CHEZ NYON L'AINÉ LIBRAIRE,

rue du Jardinot

M. DCC. LXXXIV.

VILLE DE LYON

Mairie de la Ville de Lyon

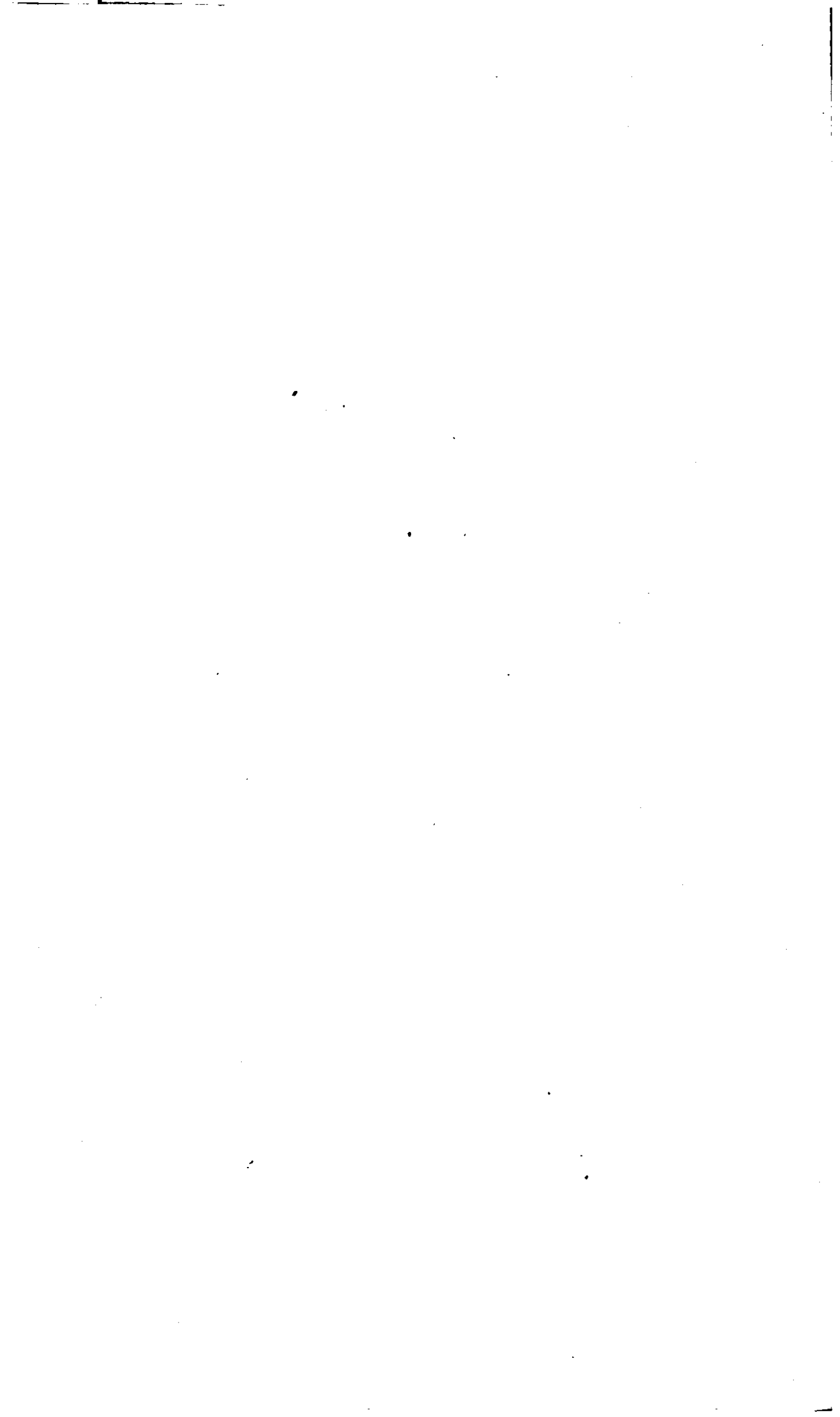


LES TRAVAUX

ET LES JOURS,

POÈME EXTRAIT OU TRADUIT

DU GREC D'HÉSIODE.





P R É F A C E.

J'AVOIS à peine commencé la traduction des Géorgiques de Virgile, en 1738, que je conçus le dessein de traduire aussi le Poëme d'Hésiode, intitulé : *Les Travaux & les Jours*. La première lecture m'en avoit plu par les traits de morale & les beaux vers qui s'y rencontrent souvent. Cette illusion, si c'en étoit une, se dissipa quand je voulus mettre la main à l'œuvre. Il falloit lire Hésiode & l'examiner. Mon esprit, plein du génie de Virgile, de sa Poésie philosophique & brillante, de sa versification inimitable, de ses images, de ses épisodes, ne retrouva dans le Poëte Grec, qu'une médiocre partie de toutes ces beautés.

Ce seroit perdre son tems que de faire le parallèle de ces deux Poëtes, quoiqu'ils aient écrit l'un & l'autre dans le même genre & presque sur les mêmes matières. Il ne sauroit y avoir de comparaison où il y a tant de supériorité d'une part, & tant d'infériorité de l'autre.

A ij

Suivant M. Rollin (1), le Poëme d'Hésiode a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers : *Ascræumque cano romana per oppida carmen*. On diroit avec plus de justesse, malgré le propre vers de Virgile, qui est plus un compliment qu'une vérité, que les *Travaux & les Jours* lui ont seulement donné la première idée de ses Géorgiques. Il y suit en détail toutes les parties de l'agriculture, tous les objets de l'industrie champêtre, aussi utilement, aussi sagement qu'on peut le faire dans un ouvrage en vers qui n'est pas une dissertation ni un traité.

Hésiode ne parle que superficiellement, & en peu de mots, de la culture des terres : il est par-tout moraliste, & nulle part cultivateur. Virgile, dans les quatre Livres des Géorgiques, est tout-à-la-fois, laboureur, vigneron, herboriste, berger, poëte & philosophe.

Le titre du Poëme d'Hésiode en fait la division ; la première partie dit quelque chose des Travaux ; la seconde roule principalement

(1) Hist. anc. tom. II, pag. 6.

sur les Jours. Cette division naturelle, mais arbitraire, a été adoptée par des Commentateurs & des Editeurs. Dans les éditions de Daniel Heinsius, imprimées in-4°. en 1603, le texte est divisé en trois parties, savoir; celle des *Travaux*, ἐργῶν, en deux livres numérotés par A & B; & celle des *Jours*, ἡμερῶν, en un livre séparé, mais sans lettre numérique. Les Scholies en sont arrangées suivant cette division. Salvini l'a suivie dans sa traduction en vers italiens : il en fait deux Livres qu'il intitule : *I Lavori e le Giornate* ; mais il en sépare les Jours sous ce titre : *I Giorni d'Hesiodo Ascreo*.

La première partie est la seule que j'aye traduite ou imitée. C'est un Ouvrage de morale dont les préceptes excellens peuvent convenir à toutes les professions, principalement aux cultivateurs, sans leur rien apprendre cependant de l'art du labourage. Le Poëte n'entre en matière qu'au premier vers du second Livre.

Πληϊάδων ἀτλαγενέων ἐπιτελλομένων
ἀρκιδ' ἀμνητῆ

Commence à moissonner quand les Pleïades se lèvent.

A iij

Les leçons qu'il donne à son frère Persès, ne sont qu'une espèce de calendrier rustique dont Virgile a pris plusieurs traits; il en a rendu littéralement quelques-uns qu'il valoit mieux expliquer que traduire mot à mot, tels, entre autres, que cet axiome choquant d'agriculture, s'il falloit l'entendre dans son sens rigoureux, *Laboure nu, sème nu, moissonne nu* (1) ou *sans habits*, suivant la traduction mitigée de M. l'Abbé Bergier; ce que Virgile a traduit ainsi avec l'exactitude la plus littérale : *Nudus ara, sere nudus*, demi-vers auquel un plaisant qui n'étoit pas un sot, ajouta cet hémistiche : *Habebis frigora febrem*. Des laboureurs qui sèmeroient nuds ou en chemise, ne vieilliroient pas à ce métier. Je pense qu'en vers comme en prose, toute proposition isolée doit s'entendre & s'expliquer par elle-même sans interprétation ni commentaire.

Après avoir débité succinctement des préceptes superficiels d'agriculture, mêlés néanmoins de peintures agréables, Hésiode passe

(1) Γυμνὸν σπείρειν, γυμνὸν δὲ βαωτεῖν,
Γυμνὸν δ' ἀμῶσαι. Βιβλ. β. v. 9.

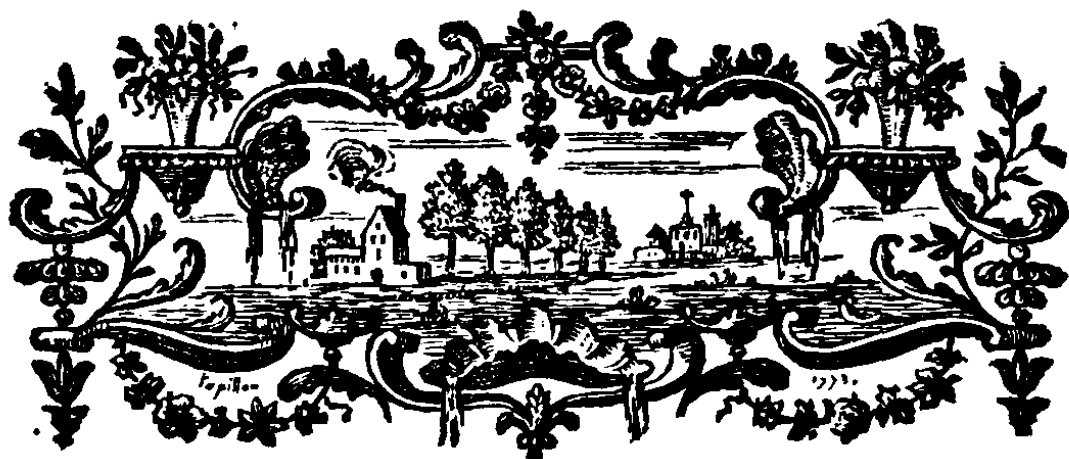
aux détails encore plus secs de la navigation imparfaite de son tems & de la construction des vaisseaux : c'est la matière du second Livre. L'Ouvrage est terminé par une espèce de chapitre sur les jours remarquables. Heinsius & Salvini l'ont distingué du reste du Poëme. C'est un recueil d'observations fausses & puériles , & de pratiques superstitieuses fondées uniquement sur les fables du Paganisme.

La seconde moitié du Poëme d'Hésiode n'est pas traduisible en vers. Elle doit cependant exciter la curiosité des Lecteurs. C'est l'écrit didactique le plus ancien que nous ayons sur l'agriculture & sur la navigation. On pourra se satisfaire sur cela dans l'excellente traduction en prose qu'a faite M. l'Abbé Bergier de toutes les Poésies d'Hésiode , avec des notes un peu systématiques , mais pleines d'érudition & d'agrément.

La partie intitulée *les Travaux* , est vraiment digne d'un grand Poëte par la beauté des images & par l'harmonie des vers. J'ai cru pourtant devoir la resserrer. L'abondance y dégénère en répétitions & en longueurs.

Le début en est pompeux sans enflure. Le ton philosophique y perce dès les premiers vers, sur-tout dans le tableau des deux pouvoirs opposés qui forment les inclinations des hommes, & qui décident de leur bonheur ou de leur malheur. Rien n'est plus beau que la description des cinq différens âges du monde; car il en compte cinq, & non pas quatre, comme M. Rollin (1) l'a dit par inadvertence. L'épisode de Pandore est charmant. Ce Poème enfin, depuis l'invocation jusqu'au commencement de la seconde partie, est un des plus recommandables monumens de la Poésie Grecque. Hésiode s'y est élevé au-dessus de lui-même. Sa versification n'est guère inférieure à celle d'Homère. Ses préceptes sont lumineux & justes. Il a souvent de ces vers sententieux qu'on retient aisément par cœur, & qui renferment des traits de morale ou des vérités utiles. Comme Homère & comme Virgile, il respecte par-tout la Religion & les mœurs. Il n'est ni licencieux ni impie. Ce sont-là les Poètes qu'on peut appeller Philosophes.

(1) Hist. anc. tom. II, pag. 618.



LES TRAVAUX ET LES JOURS,

*POÈME TRADUIT OU IMITÉ
DU GREC D'HÉSIODE.*

LIVRE PREMIER.

FILLES du Dieu puissant qui régit l'univers,
Muses, que sa grandeur soit l'ame de nos vers.
C'est par lui seul que l'homme est tout ce qu'il doit être,
Obscur, illustre, libre ou dépendant d'un maître.

C'est lui, c'est ce grand Dieu dont la foudre est la voix,
Qui parmi les éclairs nous prononce ses loix,
Qui sait nous enrichir au sein de l'indigence,
Du riche trop superbe écraser l'opulence,
Humilier les grands, terrasser leur fierté,

PARIS, CHEZ M. LAFITE, Libraire, Palais National,
à côté de la Bibliothèque des Arts.

10 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

Et ramener l'injuste à l'exacte équité.
Tout change en un clin d'œil par ses decrets suprêmes;
Nos destins, notre état, nos desirs, nos cœurs mêmes.
O Dieu, rends-nous humains, sages & généreux;
Et toi, mon frère, apprends à devenir heureux.

Deux pouvoirs sur la terre exercent leur empire;
Un esprit différent les guide & les inspire :
Contraires l'un à l'autre, ils divisent les cœurs.
L'un, de l'aimable paix y verse les douceurs,
L'autre y souffle la guerre, & l'envie & la haine;
C'est le fléau commun de la nature humaine :
Mais soumis par les Dieux à ce maître insolent,
L'homme le craint, le hait & l'adore en tremblant.
Il est fils de la nuit, noir & triste comme elle.
L'autre est, de Jupiter, le disciple fidèle;
Dans les flancs de la terre il dirige nos pas;
L'amour seul du travail a pour lui des appas.
Le plus lâche à ses yeux se réveille & s'anime,
Quand de l'oisiveté, nonchalante victime,
Il voit près de ses champs où naissent les buissons,
De son heureux voisin, le pampre & les moissons.
C'est ainsi qu'une juste & noble jalousie
Des émules entr'eux excite l'industrie;
Chacun veut sur lui seul attirer les regards,
Et la rivalité fait le progrès des arts.

Persès, prends mes conseils, fuis les juges iniques.
De ton foyer champêtre, & des travaux rustiques,

Que les cris du barreau ne t'arrachent jamais ;
Cérès pour tes besoins destina ses bienfaits.
Garde-toi d'employer leur secours nécessaire,
A nourrir les clameurs d'un patron mercenaire,
Qui te promet demain les dépouilles d'autrui,
Et dans ce faux espoir t'appauvrit aujourd'hui.

Crois-moi, n'achète plus un si triste avantage.
Nous avons de nos biens terminé le partage.
Si ton esprit encore y trouve des erreurs,
Le tribunal des Dieux est ouvert dans nos cœurs ;
C'est-là qu'il faut porter & ta cause & la mienne.
Ne cherche point ailleurs un bras qui te soutienne.
Tu n'as que trop souvent, pour affoiblir mes droits,
Gagné par des tributs les organes des loix,
Ces hommes sans honneur, dont l'infame avarice
Dévore ses cliens, & leur vend l'injustice.
Ils connoissoient bien mal mes besoins & mon cœur.
La médiocrité fait seule mon bonheur,
Je le trouve au milieu d'un potager champêtre,
Et j'y suis plus content qu'un riche ne peut l'être.

Les Dieux pouvoient sans doute épargner nos travaux,
Livrer nos bras oisifs aux douceurs du repos,
Du soc dans les sillons interrompre l'usage,
Et des flots périlleux nous fermer le passage.
Maîtres de la nature, ils tenoient dans leurs mains,
Les trésors de la vie & le sort des humains.

12 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

La terre eût d'elle-même abrégé sa culture ;
Ils la rendent pour nous & plus longue & plus dure.
L'homme, hélas ! en naissant, objet de leurs rigueurs,
N'en reçut que des jours de peine & de sueurs.
Par des labeurs fâcheux sa vie est tourmentée,
Nous payons chèrement les dons de Prométhée.
De l'antique Japet, ce fils industrieux,
En faveur des mortels fut l'émule des Dieux.
Il nous donna le feu, cet aliment du monde,
Des arts & du bonheur, source riche & féconde.
Le Souverain des Cieux, lui-même en fut jaloux,
Et bientôt l'univers éprouva son courroux.

L'instrument le plus doux servit à sa vengeance.
D'une jeune mortelle il forma la substance ;
Lui donna de Vénus la grace & la beauté,
De la Reine des Dieux la fière majesté,
Le savoir de Minerve & l'esprit de Mercure,
Une voix dont le charme attendrit la nature,
Une éloquence douce, un cœur plein de desirs,
L'art fatal de séduire, & le goût des plaisirs ;
Tous les talens enfin que l'univers adore :
Sourit en la voyant, & la nomma Pandore.

Le meurtrier d'Argus à l'instant la conduit
Chez un sage mortel qui fut trop tôt séduit.
C'étoit le vertueux, mais foible Epiméthée.
Il fut sourd à la voix, aux cris de Prométhée.

Mon frère, lui disoit ce frère tendre & cher,
 Crains pour l'homme & pour toi les dons de Jupiter.
 Quand il parloit ainsi, la paix la plus profonde,
 Le repos sur la terre & le calme sur l'onde,
 Promettoient aux humains un éternel bonheur;
 Ils ne connoissoient point les maux ni la douleur,
 Ni ces tourmens divers, qui même en la jeunesse,
 Ne font que trop sentir le poids de la vieillesse.
 Dans l'état des mortels, quel changement soudain !
 De leurs calamités le règne étoit prochain.
 Pandore ouvrit le vase où le courroux céleste
 Avoit de ses fléaux caché l'amas funeste ;
 Cet innombrable essaim s'échappa dans les airs,
 Retomba sur la terre & traversa les mers.
 Les plaisirs, la santé, la vigueur disparurent ;
 Les douleurs & la mort en silence accoururent.
 L'espérance restoit dans ce vase fatal ;
 Mais il fut refermé pour accroître le mal.

Persès, écoute encor, & grave en ta mémoire,
 Des faits que je t'apprends, la merveilleuse histoire.
 Quand les premiers mortels virent leur premier jour,
 Saturne étoit le Roi de la céleste cour.
 La terre fut alors un séjour de délices ;
 Les cœurs étoient exempts de foiblesse & de vice ;
 Leur bonheur égaloit celui des immortels :
 Des festins innocens, & des jeux solennels,
 Un travail sans fatigue, un repos sans mollesse,

14 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

Leur offroient des plaisirs renouvelés sans cesse ;
Ils vivoient sans vieillir , & terminoient leur sort
Dans la tranquillité d'un homme qui s'endort.

Tel fut le siècle heureux des mœurs, de l'abondance,
Siècle d'or, ou plutôt siècle de l'innocence.
Mais il dura trop peu : cette race d'humains
Mourut , & fut admise à des honneurs divins.
D'un corps aérien les Dieux les revêtirent ;
Ces êtres surveillans par-tout se répandirent,
Observant des mortels les plus secrets penchans ;
Toujours amis des bons , ennemis des méchans ;
Rien ne leur échappoit , vertus, vices, foiblesses,
Et seuls ils dispoient des biens & des richesses.
C'étoient là les devoirs utiles & flatteurs ,
De ces esprits divers que l'homme eut pour tuteurs.

Le Ciel , dans ses bienfaits devenu moins facile ,
Fit le siècle d'argent, race abjecte & débile ;
Mortels peu ressemblans à ceux de l'âge d'or ,
Ils n'avoient des premiers, ni le sublime essor,
Ni ce front, ni ces traits pleins de vie & de flamme,
Ni la force du corps, ni la vigueur de l'ame.
Tout en eux étoit foible, & l'esprit & le cœur.
Durant un siècle entier, consumés de langueur,
Sous les yeux de leur mère, ils traînoient leur enfance ;
Leurs vices commençoient avec l'adolescence :
Des plaisirs insensés en abrégéient le cours ;

Ils dégradoient l'usage , & le prix de leurs jours.
Plongés dans mille erreurs, souillés de tous les vices,
Ils n'offroient aux autels, ni vœux, ni sacrifices.
Pour venger la vertu, la justice & les Dieux,
La terre ensevelit ces mortels odieux.

Mais tout dégénéroit dans la nature humaine ;
Les Dieux n'y découvroient que des objets de haine,
Et le siècle d'argent, promptement éclipsé,
Par le siècle d'airain fut bientôt remplacé.
Cet âge, pire encor que le second des âges ,
Enfanta des mortels violens & sauvages,
Dont la force terrible, & l'affreuse grandeur
Annonçoient de leur corps l'énorme pesanteur.
Ils n'aimoient, ne vouloient, ne cherchoient que la guerre ;
Sans intérêts communs ils ravageoient la terre.
Par la nature seule en naissant aguerris,
Grossiers comme la brute, & comme elle nourris,
Ils construisoient d'airain leurs retraites impures ;
Ils en formoient aussi leurs outils, leurs armures.
Le fer étoit alors ignoré des humains.
Ces brigands séparés, l'un de l'autre assassins,
D'une égale fureur en tous lieux s'attaquèrent ;
Tous, jusques au dernier, sous le glaive expirèrent :
Nul n'évita la mort, & leur chute aux enfers,
De ce honteux fardeau délivra l'univers.

Jupiter produisit une race nouvelle,
Digne par ses exploits de son amour pour elle,

16 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

Des hommes illustrés par des faits glorieux,
Nation de héros, peuple de demi-Dieux.
Mais la discorde, hélas ! aux Rois souvent fatale,
Les embrasa du feu de sa torche infernale.
Près de Thèbes, les uns par un arrêt du sort,
Pour les enfans d'Œdipe affrontèrent la mort ;
Leur trépas termina cette guerre inhumaine.
Les autres, pour punir le ravisseur d'Hélène,
Traversèrent les flots au milieu des hazards ;
Ilion sous leurs coups vit tomber ses remparts.
Le fils du vieux Saturne, à ces ames bien nées,
Accorda le séjour des isles fortunées,
Au sein de l'Océan, loin de tous les mortels ;
Et c'est-là qu'oubliant leurs combats si cruels,
Dans des plaisirs divins ils goûtent sans allarmes,
D'une éternelle paix les ineffables charmes,
Et cueillent trois fois l'an sur ces bords enchanteurs,
Les fruits les plus vantés & les plus belles fleurs.

Pourquoi le cinquième âge a-t-il vu ma naissance ?
Pourquoi suis-je témoin de l'horrible licence,
Qui, dans cet âge affreux, règne de toute part ?
Hélas ! je devois naître ou plutôt ou plus tard.
C'est le siècle de fer, ou le siècle des crimes.
Les nœuds les plus sacrés & les plus légitimes,
Sont rompus & souillés par de honteux forfaits ;
Le père dans son fils ne connoît plus ses traits :
A son frère, à sa sœur, le frère ôte la vie.

De

De l'hospitalité la loi sainte est trahie.
 L'époux est adultère, & l'épouse à son tour,
 S'abandonne aux transports d'un criminel amour.
 Des parens accablés du poids de l'indigence,
 De leurs enfans ingrats éprouvent l'insolence,
 Ils implorent sans fruit des cœurs muets & sourds;
 L'ami chez son ami cherche en vain du secours.
 A tant de barbarie on ajoute l'injure;
 On brave l'œil des Dieux vengeurs de la nature.
 L'innocence opprimée a perdu tout espoir.
 Jupiter est sans culte, & les loix sans pouvoir.
 Sur la foi d'un traité, des peuples sont tranquilles;
 Un allié parjure envahit leurs asyles.
 Par le fer & le feu les vaincus sont chassés;
 Mais l'agresseur perfide est heureux; c'est assez.
 On ne voit que noirceurs, faux sermens, injustices;
 Et l'univers entier est l'empire des vices.
 Dans ce torrent de maux quelques biens sont mêlés;
 Foible soulagement pour des cœurs désolés.
 La justice des Dieux, toujours inévitable,
 Frappera tôt ou tard cette race exécration.
 L'équité, la pudeur, un voile sur les yeux,
 Abandonnent la terre & retournent aux Cieux;
 Et leur triste départ ne nous laisse après elles,
 Qu'un avenir funeste & des douleurs nouvelles.

Vous, Rois, qui consultez votre seule raison,
 D'un apologue utile écoutez la leçon.

Tome IV.

B

18 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

Un robuste épervier, dans ses griffes aigues,
Portoit un rossignol jusqu'au plus haut des nues.
Le-jeune & foible oiseau, déjà percé de coups,
Tâchoit de l'attendrir par les chants les plus doux.
Quel est donc ton espoir, dit l'animal farouche ?
Crois-tu que de tes sons le ramage me touche ?
La force m'a rendu le maître de ton sort,
Je puis te laisser libre ou te donner la mort.
Du stupide épervier, prétentions cruelles,
De mesurer ses droits au pouvoir de ses ailes !

Persès, que des oiseaux servent d'exemple aux grands,
Soyons justes ; la force est le droit des tyrans.
De tes biens, de tes jours , fais un prompt sacrifice,
Plutôt que d'employer l'injure & l'injustice.
Le plus foible y succombe, & si quelqu'un plus fort,
Par un succès heureux résiste à leur effort,
Dans le fond de son ame il en ressent l'atteinte,
Dont l'âge ni le tems n'effacent point l'empreinte.
Veux-tu, vers le bonheur marcher d'un pas certain ?
O Persès ! la justice en est le seul chemin.
Que ses persécuteurs à sa fuite applaudissent ;
Son exil, tôt ou tard, ses disgraces finissent.
Le crédit effrayant d'un magistrat venal ,
L'intrigue, les complots d'un lâche tribunal,
Lui font verser des pleurs sans troubler son courage ;
Elle atteste les Dieux couverte d'un nuage ;
Rentre enfin dans son temple & punit les mortels
Qui couvroient de son nom leurs arrêts criminels.

Heureuses les cités où des Juges austères
Ne démentent jamais leurs principes sévères,
Et chez qui l'étranger, sûr de ses justes droits,
Comme le citoyen, vit sous l'appui des loix.
Leur nation fleurit & leurs champs sont fertiles ;
Le peuple entier s'adonne à des travaux utiles ;
L'abondance y nourrit l'industrie & les arts ;
L'air n'y retentit point des trompettes de Mars :
Dans leur société la concorde réside ;
Une gaîté modeste à leurs festins préside.
De la sage nature ils remplissent la loi.
Comme ils vivent sans crime, ils meurent sans effroi.
Tout est pur autour d'eux ; de vertueuses mères
Engendrent des enfans, images de leurs pères.
Leurs plus sacrés devoirs sont leurs plus doux plaisirs.
Soumis à la raison, maîtres de leurs desirs,
Ils ne s'exposent point, jouets de la fortune,
Aux caprices d'Eole, aux fureurs de Neptune :
Ils trouvent tous les biens dans leurs propres climats,
Trésors que l'équité rassemble sous leurs pas.

Mais malheur aux états où règne l'injustice ;
Leur fortune est sans cesse au bord du précipice.
Souvent un homme seul fait le malheur de tous ;
Des Dieux contre son peuple il arme le courroux.
La famine & la peste unissent leurs ravages ;
Les champs & les moissons noyés par les orages,
Les vaisseaux submergés & les remparts détruits,
D'un injuste projet sont les terribles fruits.

20 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

Un Roi, de tout son peuple est le juge & le père :
Pesez bien les devoirs d'un si saint ministère,
O maîtres des humains confiés à vos soins ;
Dieu place autour de vous d'innombrables témoins,
Des esprits dont le zèle implore sa vengeance
Contre les oppresseurs de la foible innocence.
Fille du Roi des Dieux, objet de leur amour,
La justice, ornement de la céleste cour,
Au trône de son père accourt toute éplorée,
Lui peint les attentats dont elle est entourée,
Et ce Dieu qui protège & sa fille, & les lois,
Tonne sur les sujets pour effrayer les Rois.
O Rois, ô Magistrats, soyez plus équitables,
Et nourrissez-vous moins du sang des misérables.
Qui fait le mal d'autrui fait son propre malheur.
Tout perfide conseil souvent perd son auteur.
Dieu sur les cœurs pervers jette un regard terrible ;
A son œil pénétrant il n'est rien d'invisible ;
Il n'est point de contrée où ce juge des Rois
N'examine avec soin leur justice & leurs lois.
Je serois juste en vain sous un injuste maître ;
Mon fils, ainsi que moi, ne voudroit jamais l'être,
Si pour nous la justice est un bien dangereux,
Et si l'iniquité fait seule des heureux.
Mais quoi ! pour rétablir l'équité sur la terre,
Jupiter dans ses mains n'a-t-il pas le tonnerre !
Persès, veux-tu jouir d'un plus tranquille sort ?
Sois toujours le plus juste, & jamais le plus fort.

La force est pour la brute, & la loi pour les hommes.
 La loi fut accordée à tous tant que nous sommes ;
 C'est par ses nœuds sacrés que le Ciel nous unit :
 Le Ciel nous récompense & le Ciel nous punit.
 Quiconque en ses discours, par un public hommage,
 Rend à la vérité le plus pur témoignage,
 Obtient de Jupiter d'éclatantes faveurs,
 Et ses derniers neveux partagent ses honneurs.
 Un opprobre éternel suit tout mortel parjure,
 Son nom pour ses enfans est une affreuse injure ;
 Leur unique héritage est le courroux des Dieux.

Trop aveugle Persès, ouvre tes foibles yeux :
 A leurs regards troublés deux chemins se présentent ;
 L'un n'est par-tout rempli que d'objets qui nous tentent ;
 Il est large, facile & parsemé de fleurs :
 C'est celui du plaisir, du vice & des erreurs.
 L'autre est pierreux, étroit, bordé de précipices ;
 Il mène à la vertu, mais non par les délices :
 Les Dieux au-devant d'elle ont placé des travaux,
 Des périls, des dégoûts, des peines & des maux.
 Le mortel qui franchit cette rude barrière,
 Trouve enfin le bonheur au bout de la carrière.

Que cet homme est divin, qui par lui-même instruit,
 Voit tout avec justesse, & que rien ne séduit !
 J'aime aussi ce mortel, qui d'un esprit docile,
 Prête au meilleur conseil une oreille facile.

Mais qu'attendre d'un cœur qui ne cherche d'appui
Dans sa propre raison, ni dans celle d'autrui.

Persès, de mes leçons commence à faire usage.
Créature des Dieux, mérite leur suffrage ;
L'activité leur plaît : cultive les guérets ;
Propice à tes efforts, la féconde Cérès,
Pour toi, de ses trésors couvrira la campagne ;
Toujours le paresseux eut la faim pour compagne ;
Il est sans industrie, & n'a que des besoins,
La terre avec le Ciel lui refusent leurs soins.
C'est l'importun frêlon qui bourdonne ou sommeille,
Et dans l'oisiveté vit des suc de l'abeille.
D'un travail modéré ne te lasse jamais ;
Tes granges, tes celliers combleront tes souhaits.
Tu sauras, par l'exemple & par l'expérience,
D'un froid cultivateur corriger l'indolence.
La pauvreté honteuse est le fruit du repos :
La richesse & l'honneur sont le prix des travaux.

L'homme laborieux remplit sa destinée.
C'est par le travail seul qu'il la voit fortunée.
Ne crains point d'augmenter de légitimes biens ;
Rougis d'en acquérir par de lâches moyens.
C'est alors que la honte est un frein salutaire.
Cette honte est plutôt un sentiment austère,
Une sainte pudeur qui bannit tout excès,
Et s'ils sont criminels, déteste les succès.

S'aggrandir par la force ou par la calomnie,
C'est graver sur l'airain sa propre ignominie.
Rejette comme un bien triste & pernicieux,
Tout trésor, tout bonheur qui ne vient pas des Dieux.

Que l'étranger, le pauvre, en tes foyers tranquilles,
Et le jour & la nuit trouvent de sûrs asyles.
De l'hospitalité Jupiter fit les lois ;
C'est irriter ce Dieu que d'en blesser les droits.
Ne souille point l'honneur d'une couche étrangère,
Et que des orphelins l'enfance te soit chère.
De ton père sur-tout honore les vieux ans ;
Aide ses foibles yeux, conduis ses pas tremblans ;
Qu'il n'ait point à gémir de ton dédain perfide ;
Un fils ingrat ou dur est presque un parricide.
A chaque pas qu'il fait un Dieu vengeur le suit,
Et montre à ses regards le châtiment qu'il fuit.

Soit que l'aube naissante au travail te rappelle,
Soit que la nuit t'invite au repos fait pour elle,
Au Ciel par des vœux purs consacre ton réveil,
Et que les mêmes vœux précèdent ton sommeil.
Si ton cœur est impur, l'offrande la plus belle
Ne seroit pour les Dieux qu'une offense nouvelle.
Sois juste ; ils aimeront à conserver tes biens.
D'autres perdront les leurs, tu grossiras les tiens.

Assemble tes amis dans tes repas champêtres ;
Préfère tes voisins, s'ils ne sont pas des traîtres ;

24 LES TRAVAUX ET LES JOURS,

Un air dissimulé les découvre à tes yeux.
N'attends que d'un ami des soins officieux.
Des proches rarement sont un appui fidèle.
Ils marchent à pas lents, l'ami court avec zèle.
Un méchant voisinage est toujours dangereux ;
C'est un rare trésor qu'un voisin généreux.
Il garde tes troupeaux, défend ton héritage,
Et ton bonheur enfin est un bien qu'il partage.

Modeste en tes emprunts, soigneux de t'acquitter,
Libéral en tes dons sans jamais les compter,
Rends amour pour amour, service pour service ;
De tes propres bienfaits que ton cœur s'enrichisse.
Ils feront ton bonheur en faisant des heureux.
Renonce à tout commerce, à tout gain frauduleux.
Leur attrait est pour l'ame une peste mortelle ;
Du plus léger larcin la honte est éternelle.
Des profits modérés formeront des trésors
Qui ne causent jamais ni crainte, ni remords.
L'économe chez soi trouve avec abondance
Ce qu'à peine fournit la prodigue opulence ;
Il ne dissipe rien, mais sagement jouit
De l'or mal employé que l'avare enfouit.

Sois vrai, mais peu crédule, adroit sans artifice.
Même dans la vertu tout excès est un vice.
Plusieurs seront perdus, & l'ont bien mérité,
Par trop de défiance ou de crédulité.

Te livrer à la foi d'une femme qui t'aime,
C'est à ton ennemi t'abandonner toi-même.

Pour seconder les soins d'un père industriel,
Il ne faut qu'un seul fils, sage & laborieux;
Il deviendra l'appui, l'honneur de ta vieillesse.
Plusieurs augmenteroient ta force & ta richesse.
Mais tel qu'en soit le nombre, achève tes travaux;
A tes premiers efforts joins des efforts nouveaux :
Eux seuls affermiront ta naissante famille;
C'est par toi qu'elle vit, c'est par toi qu'elle brille.
Poursuis tes grands projets d'un cœur ferme & constant :
Le Ciel fera le reste, & tu mourras content.





Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

A P A R I S,

Chez N y o n l'aîné, Libraire, rue du Jardinot,
quartier S. André-des-Arcs.



M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.